

LA POUDRE - ÉPISODE 21 - ASSA TRAORE

LB [00:01:10] Cette saison, j'ai envie de donner la parole dans la poudre à des femmes engagées dans la société civile. Assa Traoré fait partie de ces femmes que j'admire pour leur combat. J'ai découvert son histoire dans les médias, mais j'ai compris l'ampleur de son engagement en lisant le livre qu'elle a coécrit avec la journaliste Elsa Vigoureux "Lettre à Adama". Assa Traoré est la sœur d'Adama Traoré qui est mort, le 19 juillet 2016, dans une gendarmerie du Val d'Oise, le jour de ses 24 ans. Depuis ce jour, sans relâche Assa Traoré réclame justice et vérité pour son frère. Il est très important de l'écouter. C'est une affaire complexe sur le plan judiciaire, une affaire qui est encore en cours, une affaire non jugée, mais il faut s'y pencher. Il faut entendre ce qu'il s'y joue. Ça parle de jeunes hommes stigmatisés par la société et, par ricochet, par les forces de l'ordre. Ça parle de jeunes hommes qui sont morts de ce rejet. Hocine Bouras, Amine Bentounsi, Abdoulaye Camara, Lamine Dieng, Zyed Benna, Bouna Traoré. J'aimerais pouvoir tous les citer. Le combat que mène Assa Traoré et les familles de ces victimes est un combat de David contre Goliath. Il ne peut se mener que d'une façon absolue, totale. Assa, vous l'entendrez, ne cesse de revenir dans cet épisode, à ce 19 juillet. Même quand j'essaye de la faire parler d'elle, c'est encore et toujours à Adama qu'elle revient. Je suis fière et heureuse de pouvoir vous faire entendre sa voix aujourd'hui. Avec Assa Traoré, nous avons parlé de son père, des quartiers populaires et du Mali.

LB [00:03:01] Assa Traoré vous avez 32 ans, vous êtes éducatrice et vous êtes l'une des figures du collectif Justice pour Adama, qui réclame la vérité sur les circonstances de la mort d'Adama Traoré, le 19 juillet 2016, dans les locaux d'une gendarmerie du Val d'Oise. Adama Traoré était votre frère. Il célébrait ses 24 ans ce jour-là. Il marchait dans la ville de Beaumont-sur-Oise, où votre famille et vous, vivez depuis toujours. Il était avec son frère, Bagui. La police procède à un contrôle d'identité. Adama n'a pas ses papiers sur lui. Alors, il court. Cinq heures plus tard, on vous annonce sa mort. Des versions contradictoires ont été données par la police, différents témoins, et les instances judiciaires successives qui se sont saisies du dossier. Et vous, depuis ce jour, vous vous consacrez uniquement à réclamer la vérité pour Adama. L'un des slogans du comité que vous avez fondé avec votre famille, c'est : Sans justice, vous n'aurez jamais la paix. De quelle paix vous parlez ?

AT [00:04:11] Bah c'est une paix auquel tout le monde a droit, auquel chaque citoyen·ne et chaque être humain a le droit dans ce monde et surtout dans cette République qui dit que c'est une liberté, égalité, fraternité. Aujourd'hui, on a conscience, bah cette paix, on ne l'a pas. On ne l'a pas parce qu'on n'a pas accès

aux droits. On ne l'a pas parce qu'on n'a pas accès à la justice. On ne l'a pas parce qu'on n'a pas accès à une certaine dignité. On ne l'a pas parce que l'honneur de mon frère a été sali et qu'on a voulu en tout cas maquiller et transformer son meurtre sur un non-lieu. Bah cette paix, on ne l'aura pas tant que ces gendarmes mis en cause dans la mort de mon frère ils seront pas devant une justice et condamnés à la hauteur de leurs crimes.

LB [00:04:49] Assa Traoré, moi ce qui me fascine, c'est la force et le courage avec lesquels vous avez pris les rênes de ce combat, de cette guerre, comme vous l'appellez parfois. Un combat de David contre Goliath et j'aimerais qu'on consacre un petit moment à essayer de comprendre d'où vous tirez cette puissance-là. Alors on va revenir un peu en arrière si vous le voulez bien Assa. Vous êtes née à Paris, vous avez passé une grande partie de votre enfance à Beaumont-sur-Oise, dans le quartier de Boyenval. Quels souvenirs avez-vous de cette enfance ?

AT [00:05:21] On a une enfance comme tous les autres enfants où... Beaumont est une ville avec de la verdure, une très grande forêt, des champs. On a eu une enfance où on allait cueillir des prunes, des noisettes. On allait chercher des maïs dans les champs et cette enfance, bah elle a été bouleversée, en tout cas avec ce qui s'est passé ce 19 juillet. On a l'impression que l'enfance, bah c'est quelque chose de beau. C'est quelque chose d'assez rêveur et que quand on grandit et quand on est face à toutes ces institutions, on prend conscience que l'enfance elle est belle et jolie. Et les souvenirs qu'on a, c'est ça et c'est les souvenirs que j'ai avec mes frères. J'étais la plus grande chez moi parce que les plus grands avaient pris leur indépendance et vivaient seuls. Et moi, j'ai...

LB [00:06:08] Vous avez combien de frères et sœurs ?

AT [00:06:09] Nous sommes 17 frères et sœurs. Et moi, j'étais la plus grande à la maison avec les six qui étaient en dessous de moi. Et on a vécu ensemble, dont Adama, avec qui j'ai participé à son éducation. Mon père est mort quand on était très jeunes. Mon père est mort j'avais 14 ans, Adama était beaucoup plus jeune. Donc ils n'ont pas connu mon père et tout de suite, on avait une famille à porter. Il y avait des responsabilités à porter. J'ai travaillé très jeune tout en continuant à l'école. Pendant mes vacances et week-ends, j'allais travailler dans des maisons de retraite et les responsabilités sont arrivées très vite. Fallait avoir la tête sur les épaules. Il fallait être là pour mes petits frères qui étaient là, encore petits. Et moi, j'étais beaucoup plus grande et on a eu une enfance... Mais c'est une belle enfance. Tout ça m'a pas été imposé. C'est

toujours quelque chose que j'ai fait avec plaisir et pour moi, c'était normal et c'était un devoir de le faire. Et participer à l'éducation de mes frères. Parce que moi, j'ai connu mon père, eux l'ont pas connu. Donc pour moi c'était important qu'ils puissent en tout cas avoir une sœur qui soit près d'eux pour qu'ils puissent grandir dans les bonnes conditions. Mais malheureusement, la société fait que, bah quand on ouvre les yeux et quand on avance bah des fois, on peut se prendre une claque en pleine figure et on se dit on veut les protéger encore plus. Mais ce 19 juillet, on n'a pas pu protéger Adama. Malheureusement, il est mort. Il est mort dans des conditions atroces dans les locaux de cette gendarmerie. Et quand on revoit cette jeunesse qu'on a eue, bon bah je me dis il a pas connu son père. Mes frères ont pas connu mon père. Ils ont grandi, ils ont grandi avec tous ces stigmates que ces jeunes des quartiers populaires peuvent avoir. La stigmatisation aussi, on leur pointe le doigt et ce doigt reste pointé sur eux tout le temps et pour toujours.

LB [00:08:00] On va en parler. C'est quelque chose que vous connaissez bien et que vous avez aussi vécu sur le plan professionnel, on en parlera tout à l'heure. J'aimerais que vous me parliez un peu plus de... bah de ce père, notamment, dont vous parlez très souvent. On sent que c'est une figure qui a été essentielle dans votre éducation, qui vous a transmis des valeurs importantes. C'est quoi les valeurs qu'on vous a transmises quand vous étiez petite, on vous parlait comment ?

AT [00:08:22] Y en a beaucoup, c'est... Vraiment, aujourd'hui, j'ai conscience que... Je suis fière en fait de dire que l'éducation que mon père nous a donnée, j'ai conscience aujourd'hui que c'est une belle éducation et il nous a laissé un beau bagage, un bagage rempli d'amour. Parce que vous savez, nous sommes 17 frères et sœurs, mais pas la même maman. Quand mon père est arrivé du Mali à l'âge de 17 ans, il a épousé deux femmes blanches, Françoise et Elisabeth, avec qui il a eu sept enfants, cinq avec une et deux avec l'autre. Ensuite, il s'est séparé d'elles. Il a épousé ma mère, avec qui il a eu six enfants, et ma belle-mère, avec qui il en a eu trois. Même après leurs séparations, il a gardé cette cohésion en fait familiale. Même avec ses ex-femmes. Quand moi j'étais plus jeune, j'allais en vacances à Bordeaux, chez Françoise. Quand Françoise vient à Paris, elle vient chez nous. La semaine dernière, ma mère était à Bordeaux elle a été chez Françoise. Elisabeth, qui s'est remariée et qui a eu des enfants avec son nouveau conjoint, ils habitaient pas sur Paris, pour venir chercher du travail, bah à ses enfants... mon père a hébergé ses enfants chez nous. C'est comme ça que vit la famille Traoré. C'est comme ça que la famille Traoré, en tout cas, est forte. Parce que vous savez, pour porter un combat

comme ça et le porter fort et aussi longtemps sur la durée, il faut être fort. Il faut que la cellule familiale soit très puissante.

LB [00:09:43] Exceptionnel oui.

AT [00:09:43] Et mon père a contribué à tout ça. Vraiment, quand on était plus jeune, c'était... Il nous montrait, il le montrait à tout le monde que ses enfants étaient plus importants que tout. Et nous, on le savait. Et pour lui, c'est ce qui comptait, même au niveau de ses femmes, il leur montrait que ses enfants avaient beaucoup plus d'importance. Et c'est comme ça qu'on a grandi. On a grandi... bah chez nous, il n'y a pas de demi-frères et sœurs. Parce que pour lui, ses enfants étaient ses enfants, mais vous étiez tous au même niveau, tous des frères et sœurs.

LB [00:10:13] Vous dites parfois, je crois que j'ai lu dans votre livre que on n'arrive pas à savoir qui est la maman de qui quand on n'est pas dans votre famille en fait.

AT [00:10:19] Pas du tout.

LB [00:10:20] Quand on n'est dans votre intimité, c'est impossible de distinguer...

AT [00:10:23] Pas du tout. C'est vraiment... Moi et Adama on n'a pas la même maman mais, si vous êtes pas dans notre intimité, vous le savez pas. Mes grands frères et sœurs appelle ma mère Tata, dès qu'ils ont des conseils, c'est eux qui viennent. Moi, ma fille qui a 9 ans aujourd'hui, quand j'ai accouché, deux jours après Françoise a fait 600 kilomètres pour venir me voir à l'hôpital. C'est ça, la femme Traoré. Mon père a porté ça et pour lui, c'était important que sa famille, que toute sa famille, que tous ses enfants qu'il avait eu puissent être ensemble, mais pas de séparation. Et quand il est parti, bah c'est ce qu'il a laissé. Et c'est un bagage fort où il nous laisse en tout cas avec beaucoup d'armes, d'armures, mais beaucoup d'amour surtout. Parce qu'aujourd'hui, on le voit. Avec mes frères on s'appelle, on peut s'appeler toute la journée. Chaque décision qui est prise, même si je suis la porte-parole, même si c'est moi qui parle bah j'appelle mes petits frères, j'appelle mes frères, mes grands frères et sœurs et on se consulte. Le... Veiller sur l'autre est important. C'est comme si c'était... C'est quelque chose de normal de toute façon, quoi qu'il arrive. Mais pour nous, c'est une obligation et c'est normal aussi. Voilà.

LB [00:11:34] Dans le livre, donc "Lettre à Adama" que vous avez écrit avec la journaliste Elsa Vigoureux, vous parlez de cette famille, vous parlez de cette enfance que vous nous décrivez maintenant. Et en fait, le foyer où vous avez grandi,

donc il y avait deux mamans qui étaient toutes les deux les épouses de votre papa. C'est quelque chose qui, en France, peut heurter, qui ne correspond pas forcément à une pratique culturelle qui est très ancrée dans la culture française. Et pourtant, vous en parlez avec énormément de facilité, énormément de naturel. J'ai pas l'impression qu'il y ait de la justification dans la façon dont vous racontez votre famille. Ça vient d'où ? C'est grâce à quoi ?

AT [00:12:10] C'est vrai on n'a pas été malheureux. Ça a pas été une enfance malheureuse et vivre comme ça, bah pour nous c'était normal. J'avais mes frères et sœurs, on était ensemble. On ne pouvait pas être séparés. Pour nous, c'était vivre, on vivait ensemble, mais c'était quelque chose qui était normal. Et après, c'est culturel, vous savez chez nous, au niveau culturel bon bah, on peut avoir une femme, deux femmes et on vit dans une société où, en Afrique, tout le monde vit ensemble. Les grands-parents vivent ensemble, la tante et l'oncle peuvent vivre ensemble et tout le monde participe à l'éducation des enfants de la maison. Tout le monde a son mot à dire, que ce soit du plus petit au plus grand. Et chaque personne a... a sa place et chaque personne a une place très importante. Donc pour nous, c'est pas... C'est pas une différence pour nous. On est une famille, on vit comme ça et moi je vois des personnes, bon bah y a des familles qui vivent... Y a qu'une seule maman mais il y a des foyers de mamans qui est dehors. On le vit très mal parce que les choses sont pas dites. Les choses sont cachées. Bah, nous on est une famille, on a grandi comme ça. Et après, pour moi et pour mes frères, c'était inconcevable qu'on puisse vivre séparément.

LB [00:13:20] Autrement. Et vous parlez de ces deux mamans, ces deux autres mamans, enfin les deux premières épouses de votre papa qui vivaient en province. Est-ce que ça vous a, dans votre éducation, dans votre enfance, le fait d'avoir accès à d'autres régions de France, ça vous a apporté quelque chose aussi dans votre façon de vous éveiller ?

AT [00:13:38] Mon père a toujours tout fait pour qu'on puisse voir plein de choses. Pour lui, c'était important. Mon père était... Quand il est arrivé en France, il nous racontait son enfance ici, c'est quelqu'un... C'était une personne très ouverte, qui aimait tout le monde et qui aimait les cultures des autres donc pour lui, c'était important et ça le dérangeait pas du tout. Donc oui, on allait en vacances aussi chez Françoise, qui est française. On se posait même pas la question, c'était devenu aussi une normalité. Il n'y avait rien d'anormal en fait, pour nous, c'était normal. Donc c'est comme ça que la famille Traoré elle s'est construite.

LB [00:14:14] Ça doit donner de la force en fait d'avoir autant de modèles féminins. C'est là que je voulais en venir. Je trouve que c'est certainement très puissant en terme de... Je sais pas de conscience de... la féminité.

AT [00:14:22] Bien sûr ! Mais vous savez, la femme a un rôle très important. On dit toujours derrière chaque grand homme, il y a une femme. Bah nous il y a des femmes. Et je pense que c'était aussi la fierté de mon père en disant : "Bon bah, j'ai eu des femmes, j'ai eu des enfants, mais elles sont encore là et tout autour de... On est tous en tout cas au sein d'une famille" et chez nous, la femme, elle a un rôle très important. Elle peut devenir porte parole.

LB [00:14:52] Ouais.

AT [00:14:52] Comme moi.

LB [00:14:53] Bah d'ailleurs, à 14 ans, c'est vous qui êtes devenue cheffe de famille. C'est ça que vous racontiez...

AT [00:14:57] Il n'y a pas ce côté ou : non, c'est moi l'homme, c'est moi qui décide, c'est moi qui dit. Pour nous, on a cette facilité, même on le voit dans les quartiers... Dans les quartiers ou même en Afrique, on peut donner facilement, en tout cas, une place très importante à une femme en disant : "Bon bah tu peux." C'est pas dérangeant. Et effectivement, voire... J'ai appris de chaque maman. J'ai appris beaucoup de ma mère. J'ai appris beaucoup de la mère de... de Tata avec qui je cuisinai, quand elle était pas là je faisais son tour. Et j'ai appris de Françoise, d'Élizabeth, de mes grandes sœurs. J'étais très proche de mes grandes sœurs aussi, qui ont aujourd'hui 40 ans. Donc tout le monde avait... Et après mais pour mon père, chaque enfant... Il aimait énormément ses enfants. Ses enfants il les mettait vraiment à un très haut niveau et donc on se sentait tous très important. Donc, qu'on soit plus petit, petits ou grands à travers lui on se sentait très important, donc qu'on soit une fille ou un garçon, il n'y avait pas de différence. C'était pas le garçon avait plus de droits sur la fille ou vice versa. C'était chacun avait sa place.

LB [00:16:07] Vous êtes devenue femme ou vous vous sentiez femme de naissance ?

AT [00:16:11] Je l'ai toujours été. Je me... Enfin, moi, j'ai toujours été une femme. J'ai toujours aimé les... J'ai toujours aimé les belles choses. J'aime mettre des robes, j'aime mettre des chaussures, et je suis une femme aussi parce que... je suis avec mes frères, vous savez mes frères, c'est mes frères, mais il y avait aussi ce rôle de maman. C'était... On a une relation

particulière. C'était... Donc il y a ce côté là aussi qui a été développé en moi, c'était tout de suite : bon bah il y a le rôle de grande sœur, mais il y a le rôle de femmes aussi, qui est venu très vite parce qu'il y avait des responsabilités à prendre derrière. Des responsabilités à assumer derrière. Et aujourd'hui, bon bah mes frères me le rendent bien, ma famille aussi. Et le combat, le combat d'Adama, il est porté par tout ça. Vraiment, la cellule familiale est très importante quand on ne peut pas - vous savez, on se bat contre les institutions les plus puissantes, qui sont l'Etat et la justice -, quand on ne peut pas rentrer dans une cellule familiale et disperser une famille, bah ils peuvent rien faire. Ils peuvent rien faire.

LB [00:17:21] J'ai lu que vous aviez eu un déclic quand vous étiez en CM2, donc vous deviez avoir une dizaine d'années, lorsque vous avez vu en classe des éducatrices de la Protection judiciaire de la jeunesse présenter leur métier. Vous vous êtes dit : "En fait je veux faire ça comme travail". Vous vous rappelez de votre ressenti ce jour-là ?

AT [00:17:38] Ouais je m'en souviens. Je m'en souviens, c'était avec Mme Dumet, une maîtresse que j'aimais beaucoup et elle nous avait... Et ce jour-là, quand ils ont parlé, j'ai dit : "C'est ce que je veux faire." Et je suis toujours restée sur ça. Et j'ai toujours travaillé le projet éducatrice. Et c'est vrai que ces deux personnes-là - c'était un homme et une femme -, m'ont marquée.

LB [00:17:58] Qu'est-ce... Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ce jour-là en classe qui vous a autant... autant fait réfléchir ?

AT [00:18:03] Bah qu'on pouvait participer à l'accompagnement d'une personne pour qu'elle soit meilleure. Pour qu'elle soit juste et heureuse. Et pour moi, c'était important. Je me suis dit : "Bah c'est ce que je veux faire. Mon métier peut m'aider à permettre à faire ça, bah je veux le faire."

LB [00:18:20] Et donc vous avez, vous avez suivi cette voie dès l'âge de 10 ans. Vous saviez que c'était...

AT [00:18:25] Je savais.

LB [00:18:25] Éducatrice, votre vocation en fait.

AT [00:18:27] Si, je savais.

LB [00:18:29] Et donc vous avez eu un diplôme en 2007.

AT [00:18:31] Oui.

LB [00:18:33] Donc il y a une dizaine d'années, vous commencez à travailler à Sarcelles auprès des jeunes. Vous vous rappelez quelle femme, quelle jeune femme vous étiez alors ? Il y a dix ans ? Vous aviez quels rêves ? Quels... quels objectifs ? Quand vous commenciez à travailler à ce moment-là ?

AT [00:18:46] Oh je suis arrivée en disant : "Je vais aider tous les jeunes, ils vont tous s'en sortir. Je veux être là et..." J'avais envie. J'avais cette volonté-là, vraiment. Quand je suis arrivée, je savais que j'avais un travail et ce travail-là, en tout cas, pouvait me permettre de faire le métier comme je le voulais en tout cas, et d'accompagner pour que cette jeunesse, cette jeunesse en France qui, aujourd'hui, je le vois, est assez malheureuse, cette jeunesse à qui on leur enlève leurs rêves, cette jeunesse à qui on le... Le doigt est pointé sur eux et ils n'arrivent pas à avancer comme ils le souhaiteraient. Bah moi, j'avais envie de dire : "Bon bah, j'ai envie de participer à tout ça." Quand mon frère est mort, bah j'étais partie deux jours avant en Croatie, avec ma collègue Sonia. On avait emmené un groupe de jeunes de 16 à 17 ans pour les emmener en Croatie pour qu'ils puissent découvrir l'Europe.

LB [00:19:38] Pour les vacances, on était au mois de juillet, j'imagine que c'était...

AT [00:19:40] On était au mois de juillet et on avait choisi la Croatie parce que j'avais dit à mon directeur, j'ai dit : "J'ai envie qu'ils découvrent l'Europe. C'est leur, aussi leur donner l'envie de partir. De dire bon bah, il y a d'autres pays que la France. Il y a d'autres villes que la France." Les emmener en Croatie, découvrir une autre culture et leur dire : "Bon bah, demain, j'irai dans un autre pays." Et je suis rentré deux jours après. Je suis pas restée avec eux. Et voilà, c'est... Et après, je suis pas retournée travailler.

LB [00:20:13] Dans une interview, vous avez dit : "Ces jeunes garçons n'ont pas le droit à la parole. Ils ne peuvent pas participer à la construction de la France. Ils sont mis dans un coin dès leur plus jeune âge, orienté vers certaines filières. On ne les voit même plus comme des êtres humains." J'imagine que ce travail d'éducatrice que vous avez exercé pendant une dizaine d'années vous a permis de mieux comprendre en fait ce qui se passe dans les quartiers populaires et la discrimination qui s'exerce en particulier contre les garçons de ces quartiers-là.

AT [00:20:39] Vous savez mon travail en tant qu'éducatrice m'a apporté énormément de choses, m'a appris beaucoup de choses. Si aujourd'hui j'en suis là aussi, c'est que ce travail que j'ai fait à l'OPEJ à Sarcelles pendant dix ans, bon, bah, m'a aussi forgée. Et quand je parle de mon frère qui a été

tué dans ces locaux de cette gendarmerie dans des conditions très atroces et dont on a voulu nous cacher la vérité, bah je me dis : en fait, on ne peut pas se battre que pour Adama. On ne veut pas que une justice. Une fois que ces gendarmes seront condamnés, bah on rentre chez nous comme si de rien n'était. Mon frère est mort parce qu'il y a un système et une société qui a été créée autour d'eux. Depuis leur plus jeune âge on leur... le doigt pointé sur eux. Ils sont stigmatisés. Et quand ces forces de l'ordre viennent dans nos quartiers, bah ils se lèvent pas un beau matin en disant : "Je vais aller tuer Adama Traoré". Ils sont formés, ils sont formatés pour ça. La société a construit tout ça depuis des décennies autour de nos quartiers, des fantasmes, des fantasmes irréels et surréalistes. J'ai envie de leur dire : mon frère est mort à cause de ça. Mon frère est mort à cause de ce système-là. Mon frère est mort à cause de cette société là. Bah quand ils viennent dans nos quartiers, nos frères sont vus comme des... ils sont déshumanisés aux yeux de ces forces de l'ordre. On les voit même plus comme des personnes. On les voit comme des personnes qu'il faut tabasser, qu'il faut humilier, qu'il faut tutoyer, qu'il faut violer et malheureusement tuer comme mon frère. Mon frère est mort à cause de tout ça. Et j'ai envie de leur dire : mais mon frère et ces autres garçons-là, bah ils ont des... ils ont un cerveau. Ils ont un cœur. Ils savent penser, ils ont des rêves, ils ont aussi cette liberté. Ils aimeraient aussi avoir cette liberté de circuler librement sans qu'on vienne les arrêter toutes les 5 minutes. Et tous ces rêves-là, bah on ne peut pas leur enlever. Et j'ai envie de leur dire : ils ont le droit de participer aussi à la construction de cette France, à la construction de cette société-là. Ils ne sont pas invisibles. Il n'y a pas longtemps, j'ai fait une interview pour la Journée de la femme le 8 mars et on m'a dit : "Assa Traoré, que pensez-vous de cette journée-là ?" J'ai dit : "Je suis contente, si aujourd'hui, je suis là en tant que femme noire, que je puisse m'exprimer. C'est que des personnes avant moi se sont battues pour que je puisse en tout cas accéder à ce droit-là. Mais la question que je me pose : face à quel homme ? À quels hommes ? Ce ne sont pas nos hommes des quartiers populaires parce que ces hommes-là dont vous parlez, ils ont en tout cas une emprise et un contrôle sur ces hommes des quartiers populaires qui n'ont aucune considération à leurs yeux." Et moi, j'ai envie de dire aujourd'hui : bah c'est une journée pour eux qu'on doit faire en disant ils sont là. Ils font partie de cette société-là, ils ne sont pas invisibles. Moi je me fais pas tuer. Moi je me fais pas contrôler tous les quatre matins et pourtant, on leur donne pas la parole. Ils existent même pas. Et mon frère est mort à cause de tout ça. Et tant qu'on n'aura pas renversé ce système-là, et rééquilibrer les choses et leur donner un droit comme tout le monde, comme ces hommes, dont on se bat nous les femmes, parce que nos droits aussi sont bafoués, parce que des hommes avec... qui se sentent au-dessus de nous, nous enlèvent ces

droits-là, bah j'ai envie de dire : moi, bah ces hommes aussi des quartiers populaires ont droit à un droit et une justice.

LB [00:24:01] On doit se battre pour leurs droits aussi.

AT [00:24:02] Voilà.

LB [00:24:04] Adama est mort, pour résumer d'une façon un peu abrupte mais je fais exprès, Adama est mort d'un contrôle d'identité. Ça veut dire quoi, un contrôle d'identité quand on est un jeune homme d'un quartier populaire ?

AT [00:24:17] Vous savez dans les quartiers, il suffit de pas avoir la bonne couleur. Il suffit d'habiter dans une banlieue. Et on se fait contrôler. On se fait contrôler une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois même dans la même journée, par les mêmes agents. Et après, ça devient un amusement, ça devient des terrains de jeu pour eux. Ça devient des tutoiements, ça devient de la violence et ça finit en garde à vue. Il y a une double violence, ça finit devant les juges. Tout ça... Adama il a voulu fuir tout ça. C'était le jour de son anniversaire. Il a été tué le jour de son anniversaire, le jour de ses 24 ans, où il a laissé une soeur jumelle. Bah il a voulu fuir ce contrôle d'identité violent. Aujourd'hui, nous avons une police et une gendarmerie qui est indisciplinée, qui est violente et qui maltraite. Qui maltraite une partie de leur population. Et j'ai envie de leur dire : si on continue comme ça une partie de la population sera... ne va plus exister. Bah c'est tout ça qu'on veut arrêter. Ces contrôles d'identité-là emmènent à la mort.

LB [00:25:19] Mais parfois les gens qui ont pas forcément conscience de la réalité du quotidien de ces jeunes garçons peuvent se demander : "Enfin pourquoi il est parti en courant ? Après tout, il aurait pu collaborer, donner ses papiers." En l'occurrence, il était en train d'aller chercher sa carte d'identité à la mairie, donc il avait pas la carte d'identité sur lui. Mais c'est peut-être difficile à comprendre pour des personnes qui connaissent mal cette réalité-là, le fait qu'on préfère courir plutôt que de devoir se soumettre une énième fois à ce genre de rituel.

AT [00:25:45] Vous savez, quand ils viennent contrôler Adame - on le lit dans... on l'écrit dans le livre -, dans le coffre, ils sont armés comme s'ils allaient sur une zone de guerre. Je pense que quand on va dans les centres villes, quand on fait un contrôle d'identité classique, ils ne sont pas armés comme s'ils allaient en zone de guerre. Pourquoi quand ils viennent contrôler nos frères dans nos quartiers, ils viennent armés jusqu'au cou ? Ils viennent avec des casques, il n'y a même pas de dialogue. Il y a automatiquement une violence. Quand ils

viennent dans ces quartiers-là, quand mon frère subit des contrôles d'identité, mon frère est déshumanisé à leurs yeux. C'est un être humain, c'est ce que je disais tout à l'heure : ils ont un cœur. Ils ont des sentiments. Bah se faire violenter à chaque fois par une police indisciplinée, bah à leur place je prendrais la fuite aussi. Je courrais.

LB [00:26:30] Il y a un passage dans le livre "Lettre à Adama", qui m'a beaucoup... beaucoup... Qui m'a bouleversée en fait, qui m'a fait pleurer quand je l'ai lu. Je voudrais simplement lire ces quelques lignes, il faut juste que je le retrouve, voilà. Tata, c'est la maman d'Adama. "Tata vient de rentrer du travail. Elle a décliné un dîner avec ses collègues parce qu'elle veut être avec toi ce soir pour tes 24 ans. Au moment où je lui apprend que tu as fait un malaise, j'entends près d'elle Yakouba en ligne avec Samba, lequel est en colère, car on ne te trouve nulle part, ni aux urgences de Beaumont, ni à L'Isle-Adam, ni à Pontoise, ni même à Osny. On a manqué de tout casser à l'hôpital. Sa femme Melissa vient d'appeler les pompiers. À l'énoncé de ton nom, ils l'ont basculé vers la gendarmerie de Persan. Tata et Yakouba décident donc de s'y rendre. Il est environ 21 heures. Elle sonne à l'interphone, demande : 'Est-ce que mon fils, Adama Traoré, est chez vous ?' Le militaire confirme : Tu es bien là. Tata s'inquiète : 'On me dit qu'il aurait fait un malaise.' Le gendarme la rassure : 'Non non, tout va bien.' On nous ment. En fait, tu es mort. Depuis deux heures déjà." Moi c'est ça en fait que... Qui me... qui me dépasse le plus dans cette histoire. C'est... Pendant cinq heures, on vous ment en fait. On vous donne pas la, on ne donne pas à une mère la réalité des faits qui concernent son enfant. On cherche à masquer ce qui s'est produit.

AT [00:28:04] Vous savez, dans l'affaire Adama Traoré... Et si on ne s'était pas mis sur pied tout de suite, je sais même pas où on aurait retrouvé mon frère, peut-être qu'on l'aurait jamais retrouvé. Parce que quand ma mère va devant cette gendarmerie et qu'elle dit : "Est-ce que mon fils est là ?" et qu'on lui dit que oui. Et qu'elle dit : "Est-ce que vous avez appelé son avocat ?" qu'on nous répond oui. Et elle dit une phrase que seule une maman qui connaît ces violences va dire : "S'il arrive quelque chose à mon fils, je porterai plainte contre vous", comme si elle savait que... Elle sait qu'ils peuvent lui faire du mal. Et on lui dit : "Non Madame, il fait tard. Il est 21 heures, vous pouvez pas voir votre fils." Et un quart d'heure après, j'ai mon petit frère Cheikné qui va ramener trois sandwiches. Et ils vont les prendre. Un pour Bagui qui est aujourd'hui en prison pour tentative d'assassinat. Suite à ça. Ils vont prendre ces sandwiches-là. Et...

LB [00:28:55] Y en a un pour Adama.

AT [00:28:56] Y en a un pour Adama.

LB [00:28:56] Et ils le prennent en sachant très bien qu'il est déjà mort.

AT [00:28:58] Voilà. Et en fait, il est mort depuis plusieurs heures, mais Beaumont est une toute petite ville de moins de 10.000 habitants, la tension était très palpable. Quand on voit plein de voitures, allées-venus, et les habitants se sont mis devant cette gendarmerie. Et aux alentours de 23 heures, j'ai mon frère Yakouba, qui est aujourd'hui en prison pour ça parce qu'il a mis son pied devant la gendarmerie - on vient le chercher un an après -, donc il met son pied devant cette gendarmerie. On lui dit... Il demande : "On veut voir Adama." On les fait rentrer et... Et là, ils ont même pas le courage de dire ma mère - il est aux alentours de 23h05 -, la mort est officiellement déclarée à 19h05 et c'est comme ça qu'on apprend la mort d'Adama. Et ce sont quand même des militaires, ce sont des gendarmes qui sont là quand même pour nous protéger. Nous avons des policiers, des gendarmes qui mènent, qui ramènent l'insécurité et la peur. Et c'est comme ça qu'on va dire que son fils est mort alors que deux fois, à deux reprises, on lui dit que son fils va très bien. Pour nous, c'est inconcevable de rester comme ça et ne rien faire. Et en plus après on va dénigrer le nom de mon frère. On va dire que mon frère est un drogué, qu'il est mort sous l'emprise de l'alcool et de la drogue. Adama on le connaît. Il ne prenait pas ça. On va demander des expertises contre-toxicologiques qui vont sortir : aucune trace d'alcool, aucune trace de drogues. Ils vont dire qu'Adama est mort de causes cardiaques et d'infections très graves. On va demander une contre-autopsie, mais faut savoir que le jour de la première autopsie, on nous fait convoquer à la préfecture de Cergy-Pontoise et ils vont nous dire : "Oui, nous savons que vous êtes des musulmans et que dans la religion musulmane, on enterre le corps dans les trois jours. Nous nous sommes permis de contacter Air France et Roissy et le corps d'Adama peut partir dès demain et que toutes les personnes qui veulent l'accompagner, une femme présente, elle vous remettra un passeport sur le champ."

LB [00:30:42] Quelle sollicitude soudainement.

AT [00:30:45] Quelle gentillesse, quelle bonté de leur part ! Mais genre on va... J'avais envie de leur dire : "Nous sommes tous des Français. Adama, il va être peut-être enterré ici et respectez-nous." Et nous allons demander cette deuxième autopsie. Qui va dire que Adama n'est pas mort de causes cardiaques, ni d'infection très grave, mais bien asphyxié. Adama

a pris le corps de trois militaires, trois gendarmes sur lui, près de 250 kilos.

LB [00:31:12] C'est ça dont je voulais qu'on parle. En fait, vous pensez... Enfin vous pensez... Votre défense, ce que votre avocat cherche à prouver à la justice c'est que ce qui a causé la mort de votre frère, c'est une technique employée par les gardiens de l'ordre en France, une technique qui est interdite dans certains pays d'Europe. Est-ce que vous pouvez nous expliquer exactement ce dont il s'agit ?

AT [00:31:35] Adama a subi un plaquage ventral, une technique d'immobilisation qui mène à 99% à la mort. Et elle est interdite dans plusieurs pays : la Belgique, l'Angleterre et d'autres pays frontaliers, aux États-Unis, mais elle est encore pratiquée en France. La France, en tout cas, continue à utiliser cette arme mortelle, cette arme de défense qui est mortelle. Aujourd'hui dans le combat d'Adama, on se bat aussi pour qu'elle soit interdite. Lamine Dieng est mort de ces techniques d'immobilisation mortelle et d'autres, pour ne citer qu'eux. Mais... Voilà ce qu'a subi Adama. Et tout ce que je vous dis là, ce sont les mots des gendarmes. Nous on n'y était pas dans cet appartement. C'est eux qui le disent.

LB [00:32:13] "Il a pris le corps de trois gendarmes sur le dos". Ça c'est tout de suite, on vous le dit cette phrase.

AT [00:32:17] Tout de suite. Près de 250 kilos. Ils sont lourdement armés.

LB [00:32:20] Personne ne peut survivre à ça, faut le réaliser sur le plan médical. C'est-à-dire ce qui se passe quand on a 300 kilos sur le dos, bah le sang s'arrête de circuler et le cerveau explose. Enfin c'est ça hein ?

AT [00:32:29] C'est ça. Et Adama leur dit : "Je n'arrive pas à respirer". Ils vont continuer. Ils vont le traîner dans cette voiture. Adama va piquer de la tête, uriner sur lui. Et ce jour-là, ils vont avoir un droit de mort sur sa vie. Ils vont décider qu'Adama allait mourir. Ils ont décidé qu'Adama n'allait pas vivre. Ils ne vont pas l'amener à l'hôpital, qui était à peine 200 mètres. Ils auraient pu le porter à même les bras et l'emmener. Mais ils décident de l'emmener à 5 minutes de voiture à la gendarmerie où ils vont lui apporter aucun soin. Nous allons avoir une lumière sur cette vérité quand les pompiers et le SAMU vont nous déclarer que quand ils arrivent Adama est ventre contre sol, menottes aux mains. Donc, ils n'ont apporté aucun soin. Je vous rappelle, ce sont des militaires qui sont censés apporter toute aide à n'importe quel citoyen dans le monde entier. Aujourd'hui, dans la République française, nous

avons des militaires, des gendarmes qui, eux, peuvent regarder un jeune homme de 24 ans mourir. Et les pompiers et les gendarmes... Les pompiers et le SAMU vont insister à plusieurs reprises pour qu'on lui enlève les menottes et vont dire : "Il a 24 ans, on ne peut pas les laisser mourir comme ça". Et la mort est déclarée à 19h05. Et après, on va subir des acharnement, des pressions et des répressions. On parle de Bagui, vous savez Bagui est le témoin principal dans la mort de Adama. C'est le dernier à l'avoir vu vivant. C'est le dernier à l'avoir vu mort dans cette cour. Et tout de suite après, le jour... Le 19 juillet, bah dès qu'il est mort, on va le transférer dans une autre ville, à Cergy-Pontoise. Pour pas qu'il voit ça. Et on va... On va le libérer vers les coups d'une heure du matin en lui disant : "Tu peux sortir, ton frère il est mort." Et aujourd'hui, Bagui est accusé de tentative d'assassinat. Il risque une peine très très très lourde. Voilà comment on veut faire payer la famille Traoré. Et...

LB [00:34:08] Pour expliquer un peu ce qui s'est produit ensuite et je trouve que c'est assez d'ailleurs, encore une fois, désolant, la maire de Beaumont-sur-Oise, déjà dans un premier temps, ne manifeste pas la moindre compassion, la moindre... le moindre mot de condoléances vis-à-vis de votre famille après la mort d'Adama. Et y a des... y a des violences qui éclatent dans la ville. Vous expliquez que, voilà, c'est une toute petite ville que tout le monde apprend très vite la nouvelle et qu'évidemment, dans l'entourage d'Adama, y a de la colère qui s'exprime. Vous vous exprimez dans une émission de télévision. Vous accusez la maire d'être du côté des violences policières. Elle porte plainte contre vous pour diffamation, ou elle annonce en tout cas l'intention de le faire.

AT [00:34:47] Elle l'annonce, oui.

LB [00:34:48] Ce qui est quand même, je trouve, assez dingue. Et là, vous vous présentez au conseil municipal, qui est quand même un droit absolu de citoyen, la loi vous y autorise. Et vous êtes accueilli·e-s par 50 policiers armés jusqu'aux dents. Y a votre maman, y a des enfants et on charge, on vous gaze. Et vos frères, à la suite de ces échauffourées, seront arrêtés et accusés de violences contre les policiers. Et deux d'entre eux sont encore en prison aujourd'hui.

AT [00:35:16] Voilà.

LB [00:35:16] Je trouvais ça important de résumer ce qui s'était produit.

AT [00:35:19] Vous savez, aujourd'hui en France, on dit "liberté, égalité, fraternité", mais c'est pas pour le... C'est pour une partie de sa population. Aujourd'hui, on vit dans un pays

antidémocratique. Quand on veut faire exprimer son droit en tant que citoyen, bah on se fait mettre en prison, on se fait tabasser. Quand on vient chercher mes frères, on vient pas... on vient pas chercher mes frères. On vient chercher les frères d'Adama Traoré. Parce que c'est ça le point important, c'est le combat Adama Traoré qui gêne. On vient, on subit un acharnement à la hauteur de notre mobilisation. Bah on va enfermé mes frères pour outrage et rébellion. Aujourd'hui, en France, on va en prison pour outrage et rébellion sans aucune preuve. Mes frères vont demander aux gendarmes : "Mais pourquoi vous faites tout ça ?" Ils vont juste leur répondre tout simplement : "Ta sœur elle fait trop de bruit, qu'elle se taise." Et nous allons participer à un procès qui est une mascarade, qui est un cirque où il n'y a aucun... aucune preuve. Une policière municipale qui va porter plainte pour violences et huit jours d'ITT va se transformer en un jour d'ITT pour la bombe lacrymogène qu'elle s'est elle-même projetée. Un va dire : "Finalement, c'est mon chien qui m'a mordu", une qui va dire : "Oui, j'ai entendu qu'on m'avait craché dans le dos et on m'a dit que c'était Bagui Traoré." "Reconnaissez-vous formellement les frères Traoré?" "Non. On nous a montré la photo avant qu'ils arrivent." Et la justice à Pontoise va quand même condamner mes frères. Vous savez, quand on arrive au 22 juillet et que les expertises à Paris vont confirmer ce qu'on dit, qu'Adama n'est pas mort de causes cardiaques et d'infection très grave, mais asphyxié, bah on n'y arrive pas comme ça. On y arrive... on y a laissé des plumes, on y a laissé des frères en prison, des soutiens en prison et c'est pour ça qu'on voulait nous faire taire. On y est arrivé.

LB [00:37:01] Ces derniers temps, on a vu aussi - le mal-être en France esst assez généralisé -, des syndicats de policiers appeler à la grève. On a vu des milliers de policiers dans les rues manifester, dénoncer leurs conditions de travail, leur insécurité, la détresse psychologique dans laquelle certains d'entre eux se trouvent. Est-ce que leur message vous, vous touche est-ce que vous le comprenez ?

AT [00:37:24] Vous savez, aujourd'hui j'ai envie de dire, bah que l'État prenne ses responsabilités. Nous pouvons pas être responsables de leur mal-être, ils ne peuvent pas nous faire payer leur mal-être. Que l'Etat prennent leurs responsabilités et puissent venir en aide à ces forces de l'ordre qui se sentent très mal. Qu'ils puissent en tout cas revoir tout ce système, revoir comment cette police, en France, travaille et voir comment cette police en France va très mal. Mais nous dans les quartiers populaires, nous les jeunes, nous sommes nous, les punching ball ? Est-ce que nous devons prendre ce mal-être en pleine figure ? Est-ce que ce mal-être et ses... et nous devons le subir jusqu'à ce qu'il y ait des morts ? Que l'Etat prenne ses

responsabilités face à tous ses citoyens, que ce soit face à nous et face à leurs forces de l'ordre.

LB [00:38:13] D'autres familles de victimes de violences policières vous ont rejoint dans votre combat, dans les manifestations que vous organisez, dans les conférences que vous donnez. On va citer... Y en a beaucoup, mais notamment la famille de Lamine Dieng qui est mort en 2007, ou de Hakim Ajimi, qui est mort en 2008. Qu'est-ce que leur soutien vous apporte ? Qu'est-ce que ça fait de se trouver épaulée par des gens qui ont vécu quelque chose de similaire ?

AT [00:38:35] Vous savez, nous, quand on arrive, on n'arrive pas comme ça, comme des personnes qui... Nous arrivons sur la continuité de leur combat. C'est un combat qui a été porté par eux. Lamine Dieng, ça fait dix ans. Nous sommes dans la continuité de leur combat. Quand ils sont prêts de nous, bah déjà nous c'est... Ils nous apportent beaucoup de conseils, beaucoup de choses qu'ils ont déjà vécu. Et après, c'est un combat qu'on doit porter ensemble. C'est un combat... C'est pas un combat unique. Si nous, nous gagnons, si eux gagnent, bah on gagne pour toute une société.

LB [00:39:08] Un chiffre que j'ai trouvé dans un article du New York Times qui faisait le rapprochement entre votre comité, votre collectif et le mouvement américain Black Lives Matter, qui dénonce les violences policières exercées contre les Noirs aux États-Unis. Donc le chiffre : à Paris, une personne noire ou d'origine nord-africaine a six à huit fois plus de risque de se faire contrôler par la police qu'une personne blanche. Est-ce que votre lutte est aussi une lutte contre le racisme ?

AT [00:39:38] Bien sûr. Si mon frère est mort, il est mort parce qu'il était noir. Parce qu'il s'appelle Adama Traoré et parce qu'il vient d'un quartier populaire. Vous savez, on va aller très loin, on va monter sur l'esclavage, la colonisation et sur nos quartiers populaires. Bien évidemment, c'est du racisme pur et simple. Nos frères se font contrôler, des personnes se font contrôler parce qu'ils n'ont pas la bonne couleur, parce qu'ils sont étranger·e·s. Et oui, mon frère est mort parce qu'il est noir. Donc, c'est un acte aussi qui est raciste, bien sûr, bien évidemment.

LB [00:40:10] Je voudrais ajouter qu'en février dernier, le Haut commissariat des Nations unies aux droits de l'homme a interpellé le gouvernement français au sujet de l'usage excessif de la force par la police concernant trois personnes d'origine africaine, en l'occurrence Adama Traoré, Théo Luhaka et François Bayga. Je trouvais ça bien de le préciser.

AT [00:40:30] Oui, c'est important.

LB [00:40:33] Adama a été enterré au Mali, le pays où était né votre père, ainsi que votre grand-père, dont vous rappelez dans le livre qu'il s'est battu avec l'armée française en 39-45. Quel lien entretenez-vous avec le Mali ?

AT [00:40:49] Un lien très fort. On y va chaque année. Et maintenant encore plus fort, parce qu'Adama y est enterré, mon père est enterré aussi là-bas. Donc, pour nous c'était important qu'Adama puisse être près de notre père. Et le lien entre le Mali et la France, pour nous c'est quelque chose de très beau. Et ce que je trouve malheureux dans cette société française, c'est qu'elle prenne pas positivement toute cette richesse culturelle qu'elle a et qu'elle en fasse pas quelque chose de positif, mais qu'elle en fasse quelque chose de négatif elle-même. Elle emmène elle-même le racisme dans son pays, alors que ça pourrait être quelque chose de... de très fort et très puissant si ça avait été pris autrement. Nous, on garde un lien très fort. Et mon grand-père, et comme d'autres grands-pères africains ont combattu pour cette France, ont combattu pour la liberté de cette France, ont combattu pour qu'on puisse être dans une France libre. L'Afrique, mon grand-père a participé à tout ça, et on le dit dans le livre "Lettre à Adama" : il est important de savoir d'où on vient, qui on est. Quand on sait qui on est et d'où on vient, personne ne peut nous dire quoi que ce soit. On peut regarder, lever la tête, lever les yeux et dire : "Moi, je suis untel", moi je suis Assa Traoré, je sais qui je suis et d'où je viens. Et cette France elle m'appartient aussi. Mon grand-père, mes grands-pères ont combattu, un il est rentré avec une jambe en moins et un est mort. Et aujourd'hui nous vivons dans un pays libre.

LB [00:42:14] Vous avez complètement changé de vie depuis la mort d'Adama. Vous vous dévouez entièrement au comité, vous passez votre temps à voyager, à faire des conférences à travers la France, à parler à des gens, à rencontrer des étudiant·e·s, des militant·e·s... Je me demandais comment... comment le vivait votre entourage, je pense notamment à votre famille proche, à vos enfants. Est-ce qu'ils comprennent cet engagement complet ?

AT [00:42:41] Oui. Il le... Vous savez, quand mon frère est mort, moi j'étais pas là, j'étais en Croatie, mes enfants étaient chez ma mère. Ils ont vécu les premières secondes, les premières minutes, les... Ils l'ont vécu, ils étaient là et c'était leur tonton et... Après, c'est quelque chose qui est ancré dans la famille. Après... C'est normal, ils le vivent très bien et pour eux, c'est normal, on leur explique, je leur explique beaucoup.

LB [00:43:06] Vous leur parlez à vos enfants de ce qui s'est passé avec...

AT [00:43:08] Ah oui beaucoup.

LB [00:43:09] Vraiment ?

AT [00:43:10] Beaucoup. Même mon dernier qui a 3 ans, il me dit souvent : "Pourquoi les gendarmes ils ont tué tonton Adama ?" Je leux explique : "Ce sont des méchants gendarmes", et qu'on va se battre pour que ces méchants gendarmes aillent en prison. Et tous les gendarmes ne sont pas méchants. Tous les policiers ne sont pas méchants. Mais il y en a des méchants qu'il faut... En tout cas, enlever en tout cas de notre société, qu'ils ne puissent plus représenter, porter notre uniforme. Et oui, j'en parle à mes enfants, pour eux c'est tout à fait normal et nous avons même des professeurs, leurs maîtresses, qui part... qui nous soutiennent et qui participent même au combat. Donc, c'est quelque chose... La cause Adama est devenue locale, nationale et internationale, donc... Et après, on continue à vivre normalement, on va au cinéma, on sort, on va en vacances parce que tout ça, ça s'entretient. Pour avoir un bon combat, fort, efficace et fiable, il faut entretenir aussi la famille et continuer à vivre un quotidien quasi normal.

LB [00:44:09] Quand vous parlez y a quelque chose d'assez rare qui irradie de vous. Tous les articles qui vous décrivent parlent beaucoup de votre charisme. On parle aussi souvent de votre beauté, de votre port de tête, de votre chevelure. Est ce que le fait d'être une femme dans le combat que vous menez, c'est plutôt un atout ou un handicap ?

AT [00:44:28] Vous savez, dans la société française, les femmes, surtout les femmes de couleur, ont toujours été un fantasme pour l'homme blanc depuis des siècles et depuis des décennies. Et bien évidemment, être une femme, bien sûr c'est être un atout parce que nous sommes des femmes. Et pour nous, les femmes, être une femme pour moi, c'est une des meilleures choses. J'aurais pas voulu être un homme. Je suis content d'avoir des frères, mais je suis contente d'être une femme et je pense que toute femme, quand on s'aime, bah on est bien. Et après, je pense pas que ce soit quelque chose qui fait que ce soit un plus, il faut juste être bien dans ses baskets, être bien dans sa tête.

LB [00:45:11] Mais est ce que votre parole elle est pas... Elle passe pas mieux dans votre bouche parce que justement, vous êtes une femme ? Parce qu'on ne projette pas sur vous ces fantasmes qu'on projette sur les femmes ?

AT [00:45:18] Bah moi aujourd'hui je veux que cette parole sortent de la bouche de ces jeunes hommes.

LB [00:45:22] Oui.

AT [00:45:22] Moi, en tant que femme, c'est... Oui, ça fait... Ça sort de la bouche d'une femme, ça passe peut-être mieux, mais le but c'est pas ça. Le but, c'est que ce soit eux. Aujourd'hui, mon frère n'est plus là pour prendre la parole. J'aurais aimé qu'il prenne la parole et qu'il dise : "Voilà ce que je subis. Voilà ce qui se passe et voilà ce qu'on va faire pour changer tout ça." Moi, en tant que femme, c'est cette parole-là que j'ai envie de leur donner.

LB [00:45:46] Adama a une sœur jumelle, Hawa. Comment va-t-elle?

AT [00:45:51] Ça va. Elle a des hauts et des bas. Elle en... Son frère lui manque énormément et... Elle porte le combat elle aussi. Elle vit dans le Sud et elle fait plein d'interviews, elle fait... elle organise beaucoup de choses autour d'Adama et ça, ça l'aide énormément aussi.

LB [00:46:09] Elle est aide-soignante je crois, c'est ça ?

AT [00:46:09] Oui.

LB [00:46:13] Dans cette émission, on parle souvent de l'idée de chambre à soi, c'est-à-dire un espace où les femmes peuvent être seules avec elles, où elles peuvent réfléchir, créer librement. C'est un espace auquel on n'a pas toujours accès quand on est une femme. Est-ce que vous vous y avez accès ? Vous avez votre chambre à vous ?

AT [00:46:30] Alors moi, j'ai ma chambre à moi, mais moi, mon espace c'est, depuis toujours, c'est le soir. Quand tout le monde dort, j'ai besoin d'avoir un moment à moi. Dans mon salon. Ou je me pose. C'est comme si je posais tout mon bagage et si j'ai pas ce moment-là, même si je suis épuisée, fatiguée, bah ce moment-là, il me le faut. Pourtant, j'ai ma chambre. Mais tous les soirs, il me faut ce petit moment. Il me faut ce petit moment-là qui m'appartient, que à moi, et c'est important pour que je puisse aller bien dormir et mieux me réveiller.

LB [00:47:04] Ça évoque quoi pour vous le mot "la poudre" ?

AT [00:47:08] Je trouve ça... Quand j'ai entendu le mot, "la poudre", ça me fait penser à... Je sais pas, une fée. J'ai pensé au mot "fée", en même temps c'est fort, en même temps c'est

doux, en même temps c'est beau. Parce qu'en même temps, dans la poudre, on peut voir quelque chose de positif comme quelque chose de fort, et ça a une très belle connotation, vraiment. Et je pense que en chaque femme, on a tous un peu de la poudre. Un côté fée en nous, un côté explosif en nous, un côté doux en nous. Nous sommes toutes des poudres à sa façon. Chacun sa poudre. Et voilà ce que me fait penser le mot poudre.

LB [00:47:55] Merci beaucoup Assa Traoré.

AT [00:47:56] Merci ! Merci de nous avoir en tout cas invités pour qu'on puisse parler de notre combat pour mon frère et j'espère que tout le monde pourra en tout cas lire le livre "Lettre à Adama" qu'on peut trouver partout.

LB [00:48:07] Et dont tous les bénéfices sont reversés pour votre combat.

AT [00:48:12] Bien sûr oui. Parce que le combat est... L'argent est le nerf de la guerre, si nous n'avons pas d'argent, nous ne pouvons pas avancer dans le combat. Donc, oui, le livre "Lettre à Adama" qu'on peut trouver dans les FNAC, dans les librairies, sur Internet, et pour en tout cas, générer une partie du combat et d'autres cagnottes.

LB [00:48:28] Les frais de justice d'avocats, ça coûte extrêmement cher et c'est là aussi que les discriminations s'exercent.

AT [00:48:32] Il faut savoir que la famille Traoré a des outrages à payer, plus de 10.000 euros. Nous avons trois avocats et tout ça il faut les payer. Donc oui, le livre "Lettre à Adama", on espère qu'il sera lu, partout dans toute la France et dans le monde entier et que vous pourrez participer, en tout cas à votre façon, à contribuer au combat. Nous avons aussi mis une cagnotte en ligne de notre association où des gens peuvent donner, en tout cas pour nous soutenir dans le combat pour qu'on puisse avancer à cette mise en examen et à la condamnation de ces gendarmes. Merci.

LB [00:49:01] Très important. Merci de l'avoir rappelé Assa.

AT [00:49:04] Merci beaucoup.

LB [00:49:04] Merci.

[00:49:07] Merci à Assa Traoré, d'être venue faire parler la poudre avec moi.